

## Art contemporain

# Trame orthogonale

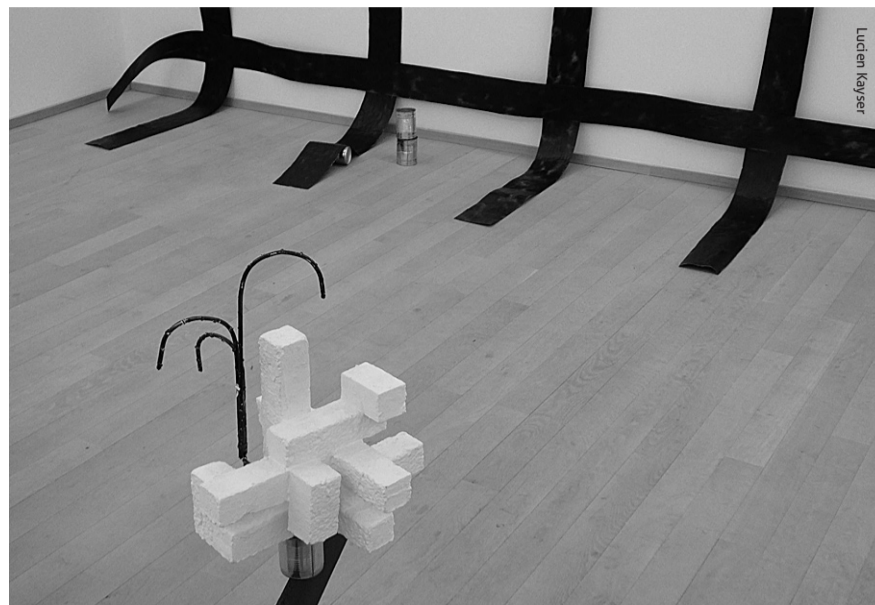
Lucien Kayser

Faut-il toujours qualifier Eric Schumacher de sculpteur ? Cela dit, on peut prendre le qualificatif dans le sens le plus large, sachant ce qu'il est advenu de la sculpture au vingtième siècle et après. Il y eut la taille directe et le modelage, puis vinrent le collage, le montage, l'assemblage, et du côté des matériaux, les changements ne furent pas moins abrupts. Dernière étape, en gros dans la deuxième moitié du XXe, l'installation, cet agencement d'objets, d'éléments, appelés à former un tout, mais ce tout s'étend, se disperse, va occuper un espace, qu'il soit intérieur ou extérieur. Pas de dénomination spécifique pour son auteur, on continuera donc à le nommer sculpteur, voire plus largement encore artiste plasticien (ce qui englobe toutes sortes de pratiques).

Deux salles dans la partie « Projects » de la galerie NosbaumReding, c'est là que se déploient jusqu'à la fin du mois d'août les installations d'Eric Schumacher, mais le verbe, là encore, est mal choisi ; elles en occupent le sol, les murs, avec trop de rigueur pour ce verbe tant soit peu flottant. Ce qui dicte la manière d'Eric Schumacher, c'est la trame orthogonale, de ce point de vue un classicisme structurel, un quadrillage à la façon romaine. Et nous voici de suite amenés à élargir plus encore, de la sculpture, de l'installation à l'architecture, à l'urbanisme.

Pour commencer, considérons donc cet artiste comme l'auteur d'un discours critique mis en forme, plastique justement. Et viennent à l'esprit, devant ses ensembles géométriques, tels centres de villes, de Mannheim par exemple, « Quadratestadt », où ça remonte quand même au XVII<sup>e</sup> siècle, ou Le Havre, avec sa reconstruction en béton par Auguste Perret, après les bombardements de 1944. C'est net, c'est strict, sévère même, pour d'aucuns trop. Et quand le béton intervient, dans cet après-guerre, il est volontiers question de brutalisme, style architectural porté vers une esthétique de la structure, du matériau brut.

« Je rêve d'une sculpture dans laquelle le paysage, l'architecture et la ville se fondraient dans une même unité. » Le rêve est de l'architecte autrichien Fritz



Une géométrie enjouée

Wotruba, dont l'église de la Sainte-trinité, dans le 23<sup>e</sup> arrondissement viennois, avec ses 152 blocs de béton, dans sa force ne manque pas d'élégance, et dans ses sculptures, Wotruba, toujours attaché à la figure humaine, atteint par le dépouillement à une abstraction presque radicale. La trame orthogonale justement, jusque dans la morphologie humaine, cette réduction, cette imbrication, qu'on retrouve de nos jours dans le design, dans les signes, symboles des gares, des aéroports.

## Des installations d'Eric Schumacher chez Nosbaum-Reding pour joindre la sculpture et l'architecture

Aux murs de la galerie, Eric Schumacher a fixé des sculptures en jesmonite, comme un ersatz de béton ; elles ont cette allure d'articulation, il en est d'autres qui se dressent à tel croisement d'installation. Dans leur partie supérieure, elles sont ouvertes, et des bouts de cigarettes les font de la sorte servir de cendriers. De façon plus complexe, plus ludique, il arrive qu'il s'élève des bouts de métal recourbés, on peut imaginer (en toute liberté) des simulacres de palmier ou de fontaine.

On voit à l'opposé de la réduction des moyens mis en œuvre toute la profusion rêveuse à laquelle invite le travail d'Eric Schumacher. À côté de son aspect critique, de son impulsion à l'interrogation, à la réflexion et au jugement. Et dans l'un et l'autre cas, c'est bien de notre cadre de vie qu'il s'agit. C'est un défaut de ce texte, d'avoir négligé jusqu'à maintenant cette autre caractéristique, qui rejoint je parti pris de l'installation contemporaine. Celle-ci est faite de matériaux communs, trouvés par hasard souvent, on est loin du prestige de jadis, de même d'une volonté de stabilité, et dans le temps de quasi-éternité. Dans l'exposition, des lattes reposent sur des boîtes, fragile équilibre, accentué encore quand l'artiste y superpose une des sculptures décrites plus haut. Un des nombreux jeux, avec l'opposition des matériaux, de leur consistance, de leur surface, de leur couleur, un des nombreux attraits de pLzZ zA, je vous laisse le charme et le soin d'éclaircir le mystère de ce titre.

L'exposition pLzZ zA d'Eric Schumacher dure encore jusqu'au 29 août à la galerie Nosbaum-Reding Projects ; [nosbaumreding.lu](http://nosbaumreding.lu)

## Art contemporain

# Magiciens

Marianne Brausch

Comment, quand on est plasticienne, illustre-t-on la manipulation scientifique ? Celle de l'homme démiurge sur la nature ? Le constat est accablant : les plantes OGM stériles et leur culture extensive participent à la disparition de la biodiversité. Pour réparer ce forfait mortel, la biochimie rêve de faire renaître le végétal, partant de semences et de plantes collectées par Darwin durant son voyage de 1831-1835 sur les côtes d'Amérique du Sud. Il en tira la conclusion que la nature, pour survivre, opère la sélection du vivant qui s'adapte à son environnement. C'est la règle de l'évolution.

À la galerie Nei Liicht à Dudelange, Justine Blau fait la démonstration que, quand la science faillit, créer un monde de la manipulation par les arts plastiques est possible. Mais où commence l'exposition ? Dans la vitrine au bas de l'escalier, où fleurissent de cristaux de sel bleutés sur des objets inertes en verre ? Sur le palier, face à la photo en noir et blanc d'une statue de pierre tenant dans la paume de sa main un œuf matrice embryonnaire du vivant ? Ou quand on franchit ensuite le grand rideau au premier étage ?

Des mains jaillissent d'une jungle végétale primaire. C'est Justine Blau. Le sous-titre de la photographie sur tissu cette fois en couleur l'atteste : « auto-portrait ». Et le titre est *Manipulation*. À ses pieds des fioles de laboratoire. Nous voici initiés au monde où elle va nous entraîner le rideau

## Les arts plastiques ré-animent la science : démonstrations par Justine Blau et João Freitas à Dudelange

franchi : l'enquête sur une quête scientifique, son échec et son illustration artistique.

Justine Blau a mis à profit, en 2019-2020, deux bourses du Centre national de l'audiovisuel (CNA) et du Fonds culturel national (Focuna) pour réaliser *The De-extinct project*. Son voyage commence au Jardin des Plantes à Paris, où, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, les scientifiques étudient l'organisation et le fonctionnement du monde vivant. Devant le muséum, Justine Blau est tombée sur la statue du Prophète du Jardin des Plantes, tendant dans sa paume l'œuf, symbole du savant tout-puissant, qui peut manipuler le vivant et ce, jusqu'à ré-animer des espèces. C'est le projet des scientifiques à l'Herbarium de l'Université de Cambridge, où sont conservées les collections de Charles Darwin dont un exemplaire unique du *Sycios Villosa*, une cucurbitacée, rapportée des Galápagos.

Passé le rideau, Justine Blau raconte son enquête, de Paris en Angleterre. Voici *ADN* la couverture

de l'herbier qui contient l'exemplaire unique du *Sycios Villosa*, et Justine Blau, multiplie par cinq l'œuf, *Ovum*, embryon du vivant, photographiés au bout des cinq doigts de sa main.

Car voilà, « la nature aime à se cacher » (traduction littérale ici de la citation du philosophe grec Héraclite) qui donne le sous-titre au récit de Justine Blau : la cucurbitacée restera inerte, inspirant le titre de l'exposition *Vida Inerte*. Mais grâce à la manipulation plasticienne, c'est nous qui allons actionner *Automata* et ré-animer le *Sycios Villosa*, tandis que les scientifiques sont limités à conserver les collections de Darwin et nous nous penchons pour voir la chambre forte du *Kew Garden, Millennium Seedbank* sur des visionneuses comme par un microscope de laboratoire...

L'homme démiurge a tué ce qu'il voulait ré-animer par excès de conservation et nous voici (comme l'indique Marie-Laure Farcy, dans le texte qui accompagne l'exposition) à l'interprétation contemporaine de l'aphorisme d'Héraclite : « ce qui apparaît tend à disparaître » et pire encore selon le philosophe Pierre Hadot : « ce qui fait naître tend à faire mourir »... C'est ici que la manipulation par l'art fait son entrée. *Soap Bubble*, une vidéo en boucle, fait apparaître, disparaître et renaître à l'infini au contact des paumes d'un magicien, une bulle de savon, que l'on retrouvera plus loin, manipulant le *Sycios Villosa*, qui apparaît, disparaît et renaît à l'infini.

L'exposition aurait-elle pu s'achever là, et, dans un autre agencement s'achever sur d'éphémères bulles de savon qui éclorent par le souffle d'air entre la base et la cloche d'ustensiles pharmaceutiques ? Justine Blau a tenu à répéter des gestes de collecte sur les traces de Darwin aux Galápagos. De ces paysages, restent sa quête photographique de l'aura du *Sycios Villosa* et des plantes séchées...

Alors, au bas de l'escalier quand on va quitter la galerie Nei Liicht, on regarde autrement les deux natures mortes dans la vitrine : elles rassemblent des fragments collectés aux confins du monde sur des objets de verre inertes où poussent des cristaux de sel teintés au bleu de Prusse. La nature aime à se cacher...

À quelques centaines de mètres de là, à la galerie Dominique Lang, il est toujours question de réactions chimiques et de manipulation. João Freitas, pour sa première exposition monographique à Dudelange, dont il est natif, brûle, ponce, lime les surfaces et les couches de matières issues de la production industrielle, pour nous donner à voir l'ultime, ce qui reste. Point d'homme démiurge ni de vanité ici.

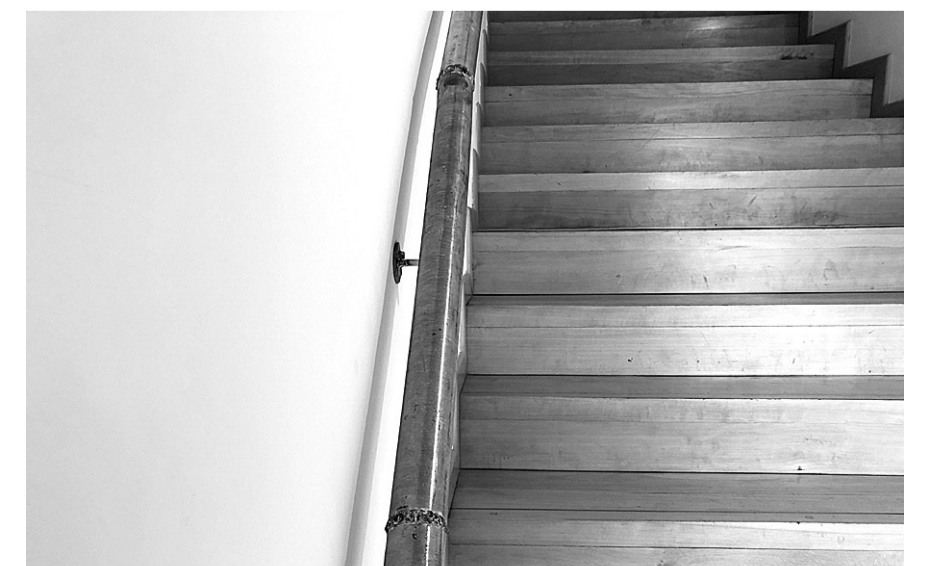
À la base de ses re-créations, João Freitas collecte des déchets et des rebuts de la société de consommation. Certes lui aussi, tels les chimistes, provoque des réactions par le feu et la chaleur mais il exécute un travail dont la minutie le rapproche du travail artisanal à

l'ancienne, long et silencieux, voire du moins accomplissant une tâche répétitive à son scriptorium.

Sans encre ni plume. Le voici qui œuvre au chalumeau, sur des feuilles sorties de l'imprimerie destinées à être pliées en tétra-packs pour des jus de fruits à longue conservation. La couche d'aluminium est effleurée ou à chaleur plus intense, brûle plus fort : la matière inerte prend un aspect de fleuves dans un paysage glacé ou irradié. Ailleurs, l'action de frotter métal contre métal (passage d'une lime métallique sur une toile abrasive), revient à transformer un papier rigide en une toile fine à la texture souple. Et quand il fait fondre à l'acétone la couche de billes de polystyrène qui se rétractent, apparaît une constellation d'étoiles.

João Freitas est à l'aise dans cet univers de patience et de retour à l'essentiel mais se montre également vidéaste habile et facétieux. On entend un froissement répété. C'est au premier étage de la galerie Dominique Lang que l'on découvre cette manipulation-là : sur trois écrans, des mouchoirs en papier sont tirés de leur boîte. *Into the open*, le bruit du frottement du papier sur le carton rompt le silence.

Justine Blau et João Freitas accueilleront le public ce samedi, 4 juillet à 11h30. Les expositions durent encore jusqu'au 12 juillet aux galeries Dominique Lang et Nei Liicht à Dudelange ; du mercredi au dimanche de 15 à 19 heures ; entrée gratuite ; [www.galeries-dudelange.lu](http://www.galeries-dudelange.lu).



Les installations de Justine Blau (deux premières photos) et João Freitas (ici : une main courante originale)